



Critique d'art

Actualité internationale de la littérature critique sur l'art contemporain

49 | Automne/hiver 2017
CRITIQUE D'ART 49

L'Art et ses valeurs

Sophie Cras



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27115>

DOI : 10.4000/critiquedart.27115

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupeement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 21 novembre 2017

Pagination : 14-24

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Sophie Cras, « *L'Art et ses valeurs* », *Critique d'art* [En ligne], 49 | Automne/hiver 2017, mis en ligne le 21 novembre 2018, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/27115> ; DOI : 10.4000/critiquedart.27115

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

EN

L'Art et ses valeurs

Sophie Cras

RÉFÉRENCE

Enrichissement : une critique de la marchandise, Paris : Gallimard, 2017, (NRF Essais). Texte de Luc Boltanski, Arnaud Esquerre

L'Art et l'argent, Paris : Amsterdam, 2017, Sous la dir. de Jean-Pierre Cometti, Nathalie Quintane

Nathalie Heinich, *Des Valeurs : une approche sociologique*, Paris : Gallimard, 2017, (NRF)

Gregory Sholette, *Delirium and Resistance: Activist Art and the Crisis of Capitalism*, Londres: Pluto Press, 2017

- 1 A l'intersection entre préoccupations morales, économiques et esthétiques, la notion de valeur fait l'objet d'un réinvestissement remarquable au sein des sciences humaines et sociales¹. La crise financière et économique qui a marqué la dernière décennie a sans doute rendu plus urgent un tel projet. Symbole de l'insolente prospérité des plus riches, le marché de l'art affiche ses résultats record et devient pour beaucoup l'incarnation d'une déconnexion cynique entre valeur spéculative et valeur artistique. Pour rendre intelligible (et opérante) la notion de valeur, sociologues et philosophes ont choisi l'art comme terrain privilégié. La valeur y trouve en effet toute sa richesse sémantique : je peux constater la « valeur » (le prix) d'une œuvre d'art sur le marché, et regretter qu'elle ne reflète pas « sa vraie valeur » ou qu'elle heurte « mes valeurs ». Sans prétendre faire pleinement justice aux ouvrages discutés ici, ni expliciter sur le terreau intellectuel commun dans lequel ils s'inscrivent² ou les lignes d'opposition qui le traversent³, il s'agira de mettre en avant la manière dont ces ouvrages se nourrissent du fait artistique, et ce qu'en retour ils peuvent offrir aux historiens d'art, aux critiques d'art et aux artistes.
- 2 L'art a longtemps été considéré par la théorie économique comme un domaine à part, échappant aux règles qui régissent les autres domaines de production marchande⁴. C'est cette extériorité qui lui permettait d'apparaître comme un modèle pour penser des alternatives à l'économie capitaliste⁵. Si les ouvrages considérés ici ont en commun de

réfléchir à la valeur en dehors du cadre hérité par l'économie classique et néo-classique, aucun ne reconduit ce mythe d'exceptionnalisme. Au contraire, partant du principe que l'art est indissociable du reste des activités sociales et pleinement intégré dans les systèmes de production, d'échange et de consommation, il s'agit de considérer ce domaine comme un condensé des enjeux de la société contemporaine ; autrement dit, non pas comme l'exception mais comme la règle. Au prisme de l'art – envisagé, c'est l'un des grands apports de ces recherches, dans un *continuum* large qui relie création, patrimoine, industrie culturelle, divertissement, luxe ou encore artisanat d'art – sont proposées de nouvelles grilles de lecture de la valeur (et des valeurs), généralisables bien au-delà de ce seul champ.

- 3 L'ouvrage de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, *Enrichissement : une critique de la marchandise*, est à la mesure de son titre : il adopte une approche tour à tour historique, analytique et critique qui renoue avec l'ambition des traités d'économie politique du XIX^e siècle. Le livre décrit une mutation profonde du capitalisme contemporain, qui tirerait désormais l'essentiel de ses capacités de création de valeur non plus de la production de nouveaux objets (selon un modèle industriel), mais de la « mise en valeur » d'objets existants. Des domaines aussi divers que le tourisme, le luxe, l'art ou la mode consistent, expliquent les auteurs, à « enrichir » des objets (comme on enrichirait un métal), soit en les transformant physiquement (par exemple, en restaurant un monument), soit en les associant à une forme de *storytelling*, un discours (qu'il soit esthétique ou *marketing*) qui en façonne la perception. Étudier les différentes formes de « mise en valeur » des objets permet aux auteurs de dresser une analyse des « structures de la marchandise », c'est-à-dire un modèle pour comprendre comment des objets, même apparemment similaires, peuvent occuper des espaces sociaux et atteindre des niveaux de prix très différents. Une chaise produite industriellement relève ainsi de la « forme standard » : elle est valorisée pour autant qu'elle remplit sa fonction (offrir une assise) à moindre coût ; le temps passant la dévalorise, au point de la réduire, *in fine*, au déchet. Mais qu'on décide d'acheter cette chaise en brocante et de la *customiser* pour exploiter son *look vintage*, et voilà qu'elle reprend de la valeur à travers la « forme tendance », du moins tant que dure la mode. Plus efficace encore dans l'économie de l'enrichissement est l'inclusion de cette chaise dans la « forme collection », soit qu'elle se révèle être un exemplaire désormais introuvable d'un *designer* aujourd'hui reconnu, soit qu'un artiste contemporain s'en saisisse pour l'élever au rang d'œuvre, soit encore qu'elle soit présentée comme la chaise sur laquelle le Général de Gaulle écrivit ses mémoires. Dans ce cas, le temps joue en faveur de l'objet, et non plus en sa défaveur, et la charge revient au *storytelling* d'en justifier l'authenticité et la rareté. Ainsi « mise en valeur », la chaise de collection se prête à la spéculation, et peut aisément passer du côté de la « forme actif », qui, à l'instar d'un produit financier, génère des plus-values en misant sur le futur.
- 4 A la manière des économistes, Luc Boltanski et Arnaud Esquerre s'intéressent avant tout aux biens, c'est-à-dire aux choses valorisées par une forme de commerce. Mais ils leur opposent une approche profondément renouvelée de la notion de valeur. Partant de l'infinie variabilité des prix constatés, ils pensent la valeur, non pas comme une cause de l'échange (qu'elle soit intrinsèque à l'objet ou propre au sujet l'évaluant), mais comme sa conséquence : la valeur est ce qui advient dans la critique (ou la justification) du prix ; elle s'analyse à travers un modèle à quatre « formes » de mise en valeur (« standard », « tendance », « collection », « actif ») – qui s'avère particulièrement stimulant pour comprendre les stratégies empruntées au domaine de l'art (et notamment à sa « forme

collection ») par l'industrie du luxe. En témoigne l'article d'Olivier Quintyn pour l'ouvrage collectif *L'Art et l'argent*, qui propose une réflexion sur la manière dont l'art agit comme un « diffuseur d'aura » (au sens de Jean-Pierre Cometti⁶), au sein de l'économie de l'enrichissement, propageant le prestige symbolique « par contiguïté marchande⁷ ». Parce que l'œuvre d'art valorise le collectionneur, qui valorise l'entreprise qu'il possède, qui valorise ensuite les produits vendus sous sa marque et suscite des attitudes de collection, l'impact économique réel induit par l'art est bien supérieur aux seuls chiffres du marché de l'art.

- 5 Le livre de Nathalie Heinich, intitulé *Des Valeurs : une approche sociologique*, partage certains des postulats de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, telle l'idée de chercher la valeur dans les situations concrètes dans lesquelles elle se manifeste, les « épreuves » que sont les controverses, les débats, les justifications. Toutefois, il élargit le spectre non seulement aux biens, mais à tout ce qui fait l'objet d'un jugement de valeur (choses, personnes, actes, états du monde), cherchant à modéliser moins les formes de valorisation que les modalités de l'évaluation. S'appuyant sur les résultats de ses recherches antérieures, la majorité portant sur l'art contemporain et le patrimoine, l'ouvrage de Nathalie Heinich présente une forte ambition méthodologique et épistémologique. Après une première analyse de ce qu'est un jugement de valeur selon les principes de la « sociologie axiologique », il propose une « montée en objectivité » : des valeurs comme grandeurs (qualités attribuées aux choses), aux valeurs comme choses elles-mêmes (biens ou entités valorisées), jusqu'aux valeurs comme principe présidant à la valorisation, afin de construire par induction une « grammaire axiologique » permettant de comprendre l'ensemble des situations d'évaluation.
- 6 L'un des grands intérêts de ce modèle est qu'il remet, au moins en théorie, l'objet et sa description au cœur de l'analyse de la valeur, rééquilibrant une trajectoire en sciences humaines et sociales qui, pour la broser à grands traits, avait largement été celle d'un glissement de l'intrinsèque vers l'extrinsèque. Presque simultanément, dans la deuxième moitié du XX^e siècle, la philosophie dite « analytique » a proposé une approche de l'art indépendante de ses propriétés physiques observables, la sociologie de l'art a entamé une exploration de l'ensemble des activités qui encadrent l'œuvre proprement dite (institutions, réception, statut professionnel de l'artiste), tandis que l'économie de l'art développait des méthodes quantitatives pour traiter de données relatives à l'art (prix en ventes publiques, pratiques tarifaires de musées, coût des politiques culturelles, etc.)⁸. Il est remarquable que, sous l'influence de l'anthropologie notamment⁹, les sciences sociales remettent désormais les objets déterminés au cœur de leurs analyses de la valeur, choisissant « le parti pris des choses », pour reprendre l'expression de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre¹⁰. À l'image de l'« enrichissement » que ces derniers décrivent, c'est bien « le changement d'état d'une chose – non pas donc son état physique, qui peut demeurer inchangé, mais son état, si l'on peut dire, "social", catégoriel, représentationnel¹¹ » qui retient l'attention de Nathalie Heinich. Pour l'auteure, le discours sur les objets ne peut s'arrimer que sur les « prises » offertes par ces derniers, qui permettent d'articuler description et évaluation : « la nature de l'objet s'ajoute aux propriétés du contexte et à l'équipement des sujets pour déterminer les ressources axiologiques mobilisables¹² ». En ce sens, il semble que la sociologie gagnerait à s'allier davantage à l'histoire de l'art pour renforcer (et historiciser) son rapport à la description, si centrale dans le processus de « mise en valeur » et d'évaluation. La tendance des auteurs considérés ici à privilégier la lecture des textes – y compris lorsqu'ils appartiennent aux arts littéraires – au détriment

d'un regard porté sur les dispositifs visuels et sensibles (qu'ils soient ou non « d'art ») les prive peut-être d'une riche ressource d'analyse.

- 7 Nathalie Heinich revendique fermement la « neutralité axiologique » dans l'étude sociologique des valeurs : le chercheur, dans cette optique, s'en tient à constater et analyser les jugements normatifs exprimés par les acteurs. Il ne saurait lui-même prendre parti ou exprimer une position. Ce n'est pas le cas des autres auteurs étudiés ici qui allient analyse théorique et réflexion critique. Dès lors que la dichotomie est tombée entre, d'un côté, un art « pur », prétendant au statut d'exception extra économique, et de l'autre, le design, la mode, le tourisme ou le divertissement, seuls coupables de la complaisance avec le capitalisme, comment penser une possible fonction critique pour la création ?
- 8 Plutôt que de chercher un nouvel exceptionnalisme dans des formes d'art échappant au capitalisme contemporain, il est peut-être plus productif d'étudier les espaces critiques ouverts au sein même du capitalisme artistique par ses mutations récentes. Dans la lignée de son célèbre *Dark Matter*¹³, le recueil de textes de Gregory Sholette récemment paru sous le titre de *Delirium and Resistance: Activist Art and the Crisis of Capitalism* met au cœur de la réflexion la question de l'artiste comme producteur, quasiment absente des analyses de Nathalie Heinich et de celles de Luc Boltanski et Arnaud Esquerre, pour qui l'objet est toujours « déjà là », susceptible d'être mis en valeur et évalué. Pour Sholette, l'économie de l'enrichissement (qu'il ne nomme pas ainsi) est fondée sur une économie de production artistique structurellement inégalitaire, qui génère de ce fait des opportunités d'alliances stratégiques pour des collectifs mobilisés. Reste à montrer comment de telles situations de réflexivité peuvent s'incarner dans des formes plurielles et riches, sans se cantonner à un certain « style » activiste susceptible de devenir « tendance », voire « collectionné ».

NOTES

1. Pour la sociologie, on peut se référer au bilan proposé par Michèle Lamont, « Toward a Comparative Sociology of Valuation and Evaluation », *Annual Review of Sociology*, 38 (21), 2012, p. 201-221. Voir par ailleurs, entre autres publications récentes : Fassin, Didier. Lézé, Samuel. *La Question morale : une anthologie critique*, Paris : PUF, 2013 ou dans le champ de l'esthétique, le numéro : « Faits et valeurs en esthétique : approches et enjeux actuels », *Nouvelle revue d'esthétique*, 2016/2 (n° 18).
2. En particulier la philosophie et la sociologie dites « pragmatiques ». Voir le numéro consacré aux « Pragmatismes », *Tracés : revue de Sciences humaines*, n°15, 2008/2.
3. Notamment dans leur rapport à la « critique » en sciences humaines et sociales. Voir : Boltanski, Luc. *De la critique : précis de sociologie d'émancipation*, Paris : Gallimard, 2009.
4. Beech, Dave. *Art and Value: Art's Economic Exceptionalism in Classical, Neoclassical and Marxist Economies*, Leiden et Boston, Brill, 2015
5. Voir l'introduction de : Menger, Pierre-Michel. *Portrait de l'artiste en travailleur : métamorphoses du capitalisme*, Paris : Seuil, 2002.
6. Cometti, Jean-Pierre. *La Nouvelle aura : économies de l'art et de la culture*, Paris : Questions Théoriques, 2016

7. Quintyn, Olivier. « La Valeur somptuaire de l'art et la pauvreté des artistes », *L'Art et l'argent*, Paris : Amsterdam, 2017, p. 32. Sous la dir. de Jean-Pierre Cometti et Nathalie Quintane
 8. Il ne s'agit bien évidemment pas ici de faire le point sur cette abondante littérature. Pour des références de départ sur ces trois champs : *Esthétique et Poétique*, Paris : Seuil, 1992. Sous la dir. de Gérard Genette ; Heinich, Nathalie. *La Sociologie de l'art*, Paris : La Découverte, 2e éd., 2004 ; Ginsburgh, Victor. Throsby, David. *Handbook of the Economics of Arts and Culture*, Amsterdam : Elsevier North-Holland, 2006.
 9. Notons par exemple le fort intérêt pour celle d'Arjun Appadurai (éd.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective* [1986], Cambridge: Cambridge University Press, 2016.
 10. Boltanski, Luc. Esquerre, Arnaud. *Enrichissement : une critique de la marchandise*, Paris : Gallimard, 2017, p. 101
 11. Heinich, Nathalie. *Des valeurs : une approche sociologique*, Paris : Gallimard, 2017, p. 151
 12. Heinich, Nathalie. *Des valeurs : une approche sociologique*, *Op. cit.*, p.331
 13. Sholette, Gregory. *Dark Matter: Art and Politics in the Age of Enterprise Culture*, Chicago : The University of Chicago Press Books, 2006
-

AUTEUR

SOPHIE CRAS

Sophie Cras est maîtresse de conférences à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Ses recherches analysent le regard créatif et critique que les artistes contemporains portent sur l'économie. Son livre *L'Economie à l'épreuve de l'art : art et capitalisme dans les années 1960* paraîtra prochainement aux Presses du réel. Elle prépare également une anthologie de traités d'économie rédigés par des artistes, et anime un séminaire consacré aux années 1980, son nouveau terrain d'études.